

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 fr. 50. Abonnement annuel: 77 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 33 francs; payable au compte postal 10-4772-4

Stéréotypes

Un stéréotype est une généralisation censée définir un groupe ethnique, politique ou social. Le terme est connoté négativement: un stéréotype, c'est une idée toute faite, un préjugé simpliste, un fantasme.

C'est dans cette acception que les théoriciens du *gender* nomment «stéréotypes» les caractéristiques psychologiques et les rôles sociaux que la société attribue à l'homme et à la femme. Ils reconnaissent certes l'évidence des différences physiques, mais contestent leur interprétation morale et sociale couramment répandue, pour ce double motif qu'elle est à la fois trompeuse et obligatoire.

Ils refusent de qualifier de «naturelle» une construction sociale arbitraire qu'ils considèrent de surcroît comme un complot masculin, inconscient ou machiavélique, pour dominer les femmes.

D'ailleurs, la notion même de nature, en tant que cadre indépassable du développement humain, leur apparaît comme une menace pour la liberté individuelle.

Ils admettent le naturel pour autant qu'on le réduise au biologique. Et encore ne l'admettent-ils que comme on constate une fatalité.

Par bonheur, selon eux, les progrès des lois et des sciences nous soustraient peu à peu à cette fatalité. Avec le divorce facilité, le concubinat généralisé, le mariage entre personnes de même sexe, la reconnaissance officielle de la transsexualité comme sexe à part entière, la normalisation de l'avortement, d'un côté, et l'amiocentèse généralisée, la procréation médicalement assistée, la mère porteuse et le changement de sexe, de l'autre, l'être

humain est en passe de dominer la nature. Un jour, tout sera culture.

Mais cette culture n'aura aucun contenu collectif propre. Elle n'existera que par sa capacité à englober, sans conditions ni jugement, toutes les «constructions» individuelles, toutes les identités sexuelles, toutes les formes de couples. En l'absence de nature, chacun fera sa propre culture dans son propre jardin! Le *gender* est l'avenir sexuel du multiculturalisme.

Les théoriciens du *gender* ont raison quand ils refusent d'identifier absolument la nature et la culture. Le donné transmis par la génération et le donné transmis par l'éducation n'ont pas le même niveau de réalité. Ils diffèrent l'un de l'autre comme le possible diffère de l'existant.

Mais ils ont tort quand, à l'inverse, ils séparent strictement la culture et la nature, réduite à l'organique. Cela revient à nier l'unité de la personne humaine, à nier que, dès les premières cellules, la vie et la matière interagissent. Dès la conception, l'âme imbibe le corps tout entier. Et le sexe, d'emblée, est plus qu'un fait biologique, plus qu'une particularité génitale: il manifeste la personne tout entière, ou bien femme, ou bien homme. La culture ne fait que donner une forme sociale à cette différence.

D'ailleurs, si la culture n'était qu'un ajout à la nature, à partir de quand commencerait-elle à s'ajouter? à la conception? au moment où le fœtus perçoit les messages non verbaux de sa mère et du monde extérieur? à partir de la naissance? des premiers jouets? de l'acquisition du langage? A chaque étape de la vie, et jusqu'à l'extrême vieillesse, il y a chez

l'homme une interpénétration inextricable de nature et de culture.

La relation entre la nature et la culture n'est ni une identité totale, ni une séparation. Il faut la voir comme une continuité, comme une transformation graduelle de l'une en l'autre vécue par l'être en devenir. La nature, moins précise, moins déterminée que la culture, est faite de possibilités – et de limites – que la culture contribue à concrétiser... et qu'une autre culture concrétiserait différemment.

On remarquera que, sous la forme particulière que lui donne telle culture, la nature ne disparaît pas. Elle s'incarne. On dit d'une personne qui se conforme spontanément aux usages qu'elle est naturelle: le naturel est le comble de la culture assimilée et librement vécue. La nature est la culture en puissance – ou plus exactement les cultures en puissance. Chaque culture est la nature en acte.

Si différentes soient-elles, toutes les cultures, traditions et coutumes ont la même fonction essentielle: permettre à la communauté de se survivre à elle-même. C'est dans cette perspective que toutes les sociétés de tous les temps ont différencié les rôles de l'homme et de la femme d'abord en fonction de la reproduction: fécondité féminine à protéger, force masculine protectrice. La mise au premier plan de la famille, les règles successorales, le caractère hiérarchique de la famille, moyen et symbole de son unité, le droit qui la protège tant des menaces extérieures que des divisions internes, tout l'appareil social et légal concourt à assurer le renouvellement de la lignée et, à travers elle, celui de la communauté politique.

La différenciation sociale va jusqu'à réprimer voire nier les aspects féminins de l'homme et les aspects masculins de la femme: pour naturels qu'ils soient, ils brouillent la vision des rôles. On taille le genre comme on taille un arbre, pour qu'il donne mieux ce qu'il doit donner. C'est dans le même esprit que le divorce et l'adultère sont réprouvés, que la mère célibataire était mise au ban de la société et que son enfant était dit illégitime, que l'homosexualité est, ou était, dite contre-nature.

Ces règles sociales étaient dures. Elles tranchaient dans le vif du particu-

lier parce qu'elles faisaient passer l'intérêt vital des familles et de la société en premier. La satisfaction des désirs personnels ne venait qu'ensuite. Mais considérer ces règles *a priori* comme des machines de guerre destinées à assurer le pouvoir des hommes sur les femmes ou d'une classe sur une autre relève d'un procès d'intention un peu enfantin. C'est attribuer à l'homme une vision et une action stratégiques à long terme hors de ses capacités.

Il est vrai que la différenciation peut se caricaturer elle-même. C'est le mâle qui considère la pudeur, l'introspection, la poésie comme ridiculement indignes de sa virilité, c'est le «beauf», qui parle rude, rit gras et boit sec pour prouver qu'il en est, et surtout qu'il «en a». C'est la femme qui minaude et se contraint à la faiblesse et à la frivolité. C'est à bon droit qu'on parle ici de stéréotypes.

Il est vrai aussi que la société tend à accorder une valeur absolue, et donc excessive, aux distinctions qui la structurent. Il est bon de montrer le caractère hypocrite, ridicule et parfois inhumain que cette tendance jusqu'au-boutiste peut présenter. C'est le rôle de l'écrivain, du dramaturge, de l'humoriste, du caricaturiste, en un mot du moraliste. Mais, *castigat ridendo mores*, le travail du moraliste est de rectifier les mœurs, de montrer leurs limites, pas de les supprimer.

Chercher à éradiquer les distinctions sociales et les spécificités culturelles en tirant argument de leurs excès et de leurs dérives, c'est faire disparaître du même coup ce qu'elles ont de naturel et de nécessaire à la vie en société¹. C'est rendre les hommes égoïstes, geignards, lâches face aux exigences de la vie familiale, les femmes amères, revendicatrices, soupçonneuses face aux hommes, les enfants indifférents à leurs parents.

OLIVIER DELACRÉTAZ

¹ Lors d'une récente séance parlementaire en Grande-Bretagne, rapporte le site *Boulevard Voltaire*, personne ne s'est levé pour céder sa place à une ministre enceinte de sept mois: «Penser que parce qu'elle enceinte, elle ne peut plus se tenir sur ses deux jambes et se débrouiller seule est sexiste», a déclaré un proche.

† Pierre Guex

Le pasteur Pierre Guex est décédé le 3 mai dernier, à l'âge de 91 ans. Fils d'un paysan de Carrouge, il a gardé les qualités d'un homme de la terre: bon sens, malice, aptitude au bricolage et capacité d'émerveillement. Esprit curieux et inventif, il a toujours voulu comprendre comment les choses de ce monde s'articulaient.

Sa jovialité et ses dispositions naturelles à l'empathie en ont fait un pasteur apprécié dans les paroisses des Granges, de Sainte-Croix, de Chavannes-sur-Moudon et de Cuarnens. Il a été un pilier du mouvement *Eglise et Liturgie* dont il fut

le caissier avisé pendant de nombreuses années.

Tout jeune, il a entendu son grand-père parler le patois du Jorat. Intrigué, il s'est passionné pour l'ancienne langue du Pays, dont il est devenu un fin connaisseur, animant des cours et des séminaires, publiant aussi de nombreuses traductions.

Nous disons notre très vive sympathie à son épouse et à toute sa famille, en particulier à son fils Daniel, lui aussi pasteur, et qui participe fidèlement comme théologien aux camps de la Ligue vaudoise à Vers-l'Eglise.

JEAN-PIERRE TUSCHER

Politique routière: pauvres amis de Morges!

La politique fédérale des transports s'est enrichie d'un nouvel épisode ces dernières semaines, à savoir le projet de fonds routier.

Après l'acceptation en votation populaire du fonds ferroviaire (FAIF, financement et aménagement de l'infrastructure ferroviaire) et le refus de l'augmentation du prix de la vignette autoroutière, le Conseil fédéral a mis en consultation un projet de fonds routier (FORTA, fonds pour les routes nationales et le trafic d'agglomération).

Trois aspects de ce projet fâchent particulièrement: la hausse prévue du prix des carburants, la part minime du gâteau revenant à l'Arc lémanique et l'abandon du contournement de Morges.

Le projet émanant des services de Mme Doris Leuthard envisage une hausse de douze à quinze centimes du prix de l'essence et du diesel pour contribuer au financement du nouveau fonds routier. Les associations d'usagers de la route (ACS, TCS et ASTAG) s'opposent à juste titre à cette mesure: une grande partie des taxes sur les carburants sert aujourd'hui à financer le rail et la caisse générale de la Confédération. L'initiative populaire dite «vache à lait», qui a réuni

les cent mille signatures nécessaires, demande précisément que l'argent de la route revienne au financement des routes. Ce texte devrait être un bon moyen de pression dans les discussions à venir.

Les cantons de Vaud et de Genève ont fait part publiquement de leur mécontentement: sur 7,2 milliards de dépenses envisagées par le biais du nouveau fonds, seuls 300 millions sont prévus pour l'Arc lémanique (4,2%), alors que les deux cantons produisent près du quart des richesses helvétiques. «C'est l'arnaque du siècle pour les Romands», comme l'a bien dit M. Patrick Eperon, secrétaire patronal.

Enfin, le projet de grand contournement autoroutier de Morges passe aux oubliettes. Mme Leuthard semble dire aux Morgiens: «Vous avez refusé la hausse de la vignette, alors vous garderez l'autoroute au travers de votre ville, dans son tracé et son gabarit actuels.» De qui se moque-t-on?

Nous soutenons le principe d'un fonds routier, à l'instar du fonds ferroviaire, mais le Conseil fédéral doit remanier son projet en profondeur, pour en éliminer les défauts les plus criants.

ANTOINE ROCHAT

Aventures argentines II

Les mystères colorés du Nord-Ouest andin

Entre nos paupières alourdies de sommeil défile une région verdoyante et marécageuse, encore blanche du brouillard du petit matin. Nous sommes à plusieurs centaines de kilomètres de la gare routière de Buenos Aires – entrepôt verdâtre bordé de sinistres maisons en tôle ondulée qui s'entassent entre des flaques de boue et des déchets. Après quelques heures de sommeil supplémentaires, le paysage a changé, une fois de plus; nous longeons la cordillère des Andes en direction du nord, roulant dans de vastes étendues pierreuses, où les taillis, les cactus et les herbes d'herbes sèches se disputent l'eau et les rares nutriments du terrain. Le Nord-Ouest andin connaît des hivers doux sans précipitations, toute la végétation sèche au soleil d'hiver, habillant les collines d'un manteau aux reflets dorés. Nous nous félicitons de n'avoir pas parcouru en avion les mille cinq cents kilomètres qui séparent Buenos Aires de Salta. En effet, les trajets en car nous permettent d'apprécier la variété du paysage de ce pays tout en longueur qui a de nombreux visages à offrir au regard.

Salta est une jolie ville au charme colonial, ce n'est pas pour rien qu'on la surnomme *Salta la Linda* (Salta la Belle). Les façades décorées de frontons, colonnes, corniches et autres ornements, égaient les ruelles de leurs couleurs rouge, jaune, orange ou rose. Dans le centre, il y a trois églises colorées chargées de décorations qui les font ressembler à des pâtisseries ou au Kremlin. La nuit, un éclairage sophistiqué leur donne beaucoup de style.

Malgré son architecture d'inspiration européenne, Salta est aussi – et surtout – une ville au charme indigène.

Fondée par des colons en 1582, elle est progressivement abandonnée, étant trop isolée du reste du pays. Les ethnies régionales vont alors la repeupler et y amener leur musique, leur gastronomie, leur artisanat, leurs légendes et leur style de vie. Ce mélange de cultures, propre à l'Argentine, est séduisant. Nous prenons plaisir à flâner le nez au vent dans les ruelles et à nous essayer, plus ou moins heureusement, aux curiosités gastronomiques du coin. Les *empanadas salteñas*, le jus d'orange frais, les *humitas* (spécialité de maïs), le filet de lama, le quinoa et la pomme de terre sous toutes ses formes sont un vrai régal! Tels des colons bienveillants de la Renaissance, nous découvrons avec une curiosité enjouée les habitants du coin. Leur constitution trapue, leurs traits d'Indiens, leur peau foncée et ridée par le climat rude de ces hautes contrées nous dépayseraient agréablement. Les femmes indigènes sont particulièrement belles et les grands yeux noirs et humides des enfants nous font craquer.

Notre périple se poursuit plus au nord, dans les villages andins d'altitude. Le climat désertique nous joue des tours; la température est proche de zéro degré dès que le soleil se cache et elle peut atteindre une vingtaine de degrés aux heures chaudes de la journée. Il faut donc patiemment enlever et remettre des couches d'habits et se munir d'un sac à dos assez grand pour contenir pull, veste, écharpe, bonnet et gants, ainsi que crème solaire, lunettes de soleil et casquette. De fréquentes bourrasques soulèvent des nuages de fine poussière de minéraux. Dans les localités, un tracteur muni d'un réservoir d'eau arrose les pistes le matin,

afin d'éviter que les véhicules ne soulèvent trop de poussière. Encore une particularité désertique!

Les journées sont courtes, car le soleil met du temps à apparaître à l'horizon et disparaît vite derrière les sommets élevés. Nous avons ainsi tout loisir de nous reposer le matin puisqu'il est inutile de partir en excursion dans la froide obscurité matinale. C'est le milieu de journée qui offre les plus belles couleurs, révélant les teintes variées des strates rocheuses des *quebradas* (littéralement «cassures»), particulièrement à Purmamarca où le *Cerro de los Siete Colores* (la Colline aux sept couleurs) présente toute une palette de tons différents. En direction de la frontière bolivienne, à 3350 mètres d'altitude, nous découvrons les *Salinas Grandes*. Il s'agit d'un lac salé, asséché, qui forme une vallée blanche de 525 km², parfaitement plane et scintillante, sous le ciel d'azur. Dans toutes les directions, nous n'apercevons rien d'autre qu'une croûte de sel cristallisé, bordée de montagnes rouge vif. Ces contrastes sont saisissants!

Nous ne manquons pas de faire l'expérience marquante de la raréfaction de l'air. Tout effort physique devient plus pénible et nous essouffle rapidement. Si je n'avais pas été sous l'œil vigilant de ma co-baroudeuse, j'aurais peut-être mâché quelques feuilles de coca que vendent les indigènes du village d'Humahuaca. Plus sagement, nous entrons dans une échoppe pour acquérir un *mate* (alebasse qui sert de tasse) et une *bombilla* (paille en métal) afin de nous essayer à l'infusion amère argentine: *yerba mate*, connue pour ses vertus médicinales et stimulantes. Je m'efforcerais dès lors de me faire à la culture des locaux en refusant de sucrer mon maté que comme la *gringa* que je suis.

En faisant le marché artisanal, nous croisons plusieurs dames âgées habillées de multiples couches de jupes et de châles, de pompons colorés, de rubans et de grands chapeaux.

Elles ont l'air tout droit sorties d'un calendrier. Pourtant, les indigènes du lieu n'ont rien à voir avec les Indiens d'Amérique du Nord parqués dans des réserves pour le bonheur des touristes. Ils conservent ici véritablement leurs traditions, leur fierté et leur indépendance. L'inhospitalité des Andes austères, froides, éloignées de tout et peu fécondes a découragé les colons, et l'histoire locale nous apprend que les indigènes se sont farouchement défendus pour repousser l'invasisseur et garder leur territoire. Nous apprécions beaucoup les habitants des villages andins. Ils se montrent serviables et chaleureux, tout en étant discrets, jamais intrusifs ni insistants. Notre amour pour cette belle région ne tient pas qu'à ses paysages impressionnants et à sa gastronomie, mais avant tout à sa population dont l'affabilité et la chaleur humaine nous touchent.

Avant de nous envoler en direction de la Patagonie, nous descendons au sud de Salta, sur la route qui mène à Cafayate, par la *Quebrada de los Conchas* (*conchas* signifie coquilles). C'est un des endroits les plus marquants du pays. L'eau et le vent ont compacté le sable, le modelant en sculptures évocatrices ornées de fossiles. Suivant l'oxygénation, les minéraux ont pris diverses teintes, en fonction de la profondeur des strates sous l'eau. Il y a surtout du fer qui se décline sur tout un éventail de couleurs du vert sombre au rouge vif, et du plâtre dont le blanc offre un beau contraste avec les autres roches plus colorées. Quel paradis pour les photographes!

Cette partie du voyage nous fait regretter de n'avoir aucune connaissance en géologie. En effet, le paysage semble raconter une magnifique histoire d'événements climatiques majeurs, mais nous n'en connaissons pas l'alphabet pour pouvoir la lire. Nous nous contentons de nous remplir les yeux de couleurs, de formes et de contrastes énigmatiques et attendrons la retraite pour nous mettre à l'étude de la géologie.

COSETTE BENOIT

Reflets de notre vie musicale

L'article *Déluge de notes sur le Pays de Vaud*, paru dans *La Nation* du 2 mai 2014 sous la plume de Frédéric Monnier, dresse un tableau impressionnant de la vie musicale de nos régions en ce début de printemps. Impressionnant par le nombre de ses manifestations, leur répartition géographique, de Payerne et du Pays-d'Enhaut aux rivages lémaniques en passant par La Vallée, leur variété, leur originalité même, sans parler de leur ambition – des Passions et de la *Messe en si mineur* de Bach au *Golgotha*, de Frank Martin.

Une telle abondance est significative, que l'on peut saluer avec reconnaissance. Voici une trentaine d'années, le grand musicologue belge Harry Halbreich, bon observateur de notre contrée et de son tissu social, n'a-t-il pas dit?: «[...] la Suisse romande est comparable à la Bohême et à la Moravie (dont on se souvient qu'elles sont le berceau de l'Europe dans ce domaine) pour l'intensité de sa vie musicale, et cela grâce au chant d'église et au travail des Ecoles normales.» Une imprégnation, une double action, qui portent aujourd'hui leurs fruits. Continueront-elles à remplir une mission aussi nécessaire? Surtout que se manifeste encore une évolution nouvelle, celle de la place occupée par la musique spirituelle, une place grandissante. Signe des temps, tout se passe comme si l'on assistait à un glissement du «culturel» vers le «culturel». Est-ce pour répondre à un besoin de cet ordre?

Au vaste tableau de Frédéric Monnier, il convient d'ajouter deux éléments

très positifs. Le premier concerne l'*Orchestre de Chambre de Lausanne*. La récente présentation de sa saison 2014-2015 le démontre à l'évidence. Malgré l'absence d'un directeur artistique, un programme de haute qualité et d'un remarquable intérêt a été mis sur pied, et cela, au moment du transfert de l'activité de l'orchestre à l'*Opéra de Lausanne*, durant les travaux de réfection de la salle actuelle. Une double tâche considérable. Espérons que cette nouvelle étape, même transitoire, se révèle aussi féconde que l'a été, à l'époque, le passage de Beaulieu au Métropole – doublement du nombre de concerts d'abonnement, augmentation spectaculaire de la fréquentation, etc. L'OCL, véritable ambassadeur de culture, le mérite amplement.

Le second veut rappeler l'activité de l'*Orchestre Symphonique Universitaire de Lausanne*. Sa présentation, le 19 mars écoulé, d'une oeuvre aussi exigeante que la *4^e Symphonie* de Bruckner, sous la direction de Hervé Klopfenstein, a été saluée comme un grand moment. Fort de près de cent membres – tous amateurs, pour certains de formation musicale de très bon niveau – l'ensemble, conscient de l'enjeu, fait preuve d'une discipline et d'un engagement présent dans tous les registres, véritablement au service de l'oeuvre. En tant que tel, l'OSUL représente un lien chargé de sens entre l'UNIL et l'EPFL. Souhaitons que les autorités politiques et universitaires en soient conscientes et soutiennent une telle mission.

JEAN-JACQUES RAPIN

Création

Je suis bien content, dit Dieu, d'avoir créé l'homme;
Il ne laissera pas, au fond, de m'étonner,
Usant, abusant presque, de la liberté,
Du peu de liberté que Je lui ai laissé.
J'aurais tort de Me plaindre, l'ayant fait en somme
A Mon image, et donc une sorte de dieu.
Et mon alter Ego de clamer en tout lieu
Sa trop grande fierté d'avoir gagné l'enjeu:
Avoir découvert et désintégré l'atome!
Pourtant c'est un enfantillage à mon avis,
Un jeu d'enfant pour Moi qui sais combien J'ai mis
De semences de bégonia dans un abri
D'un gramme: soixante mil, voire davantage!
Chaque graine en puissance est un vrai compiouteur,
Et donnera non seulement toutes ses fleurs,
Mais plus encor, louez en Moi le Créateur,
Contiendra même inerte en d'innombrables âges,
La puissance infinie, une chaîne sans fin,
Des graines par milliards...
vous comprenez enfin?
Je Suis, dit Dieu, l'Atome sans âme et divin,
Sans origine, et dont tout aujourd'hui procède,
Et Je m'amuse à voir mes apprentis sorciers
S'emballer pour la génétique et rechercher
Comment d'un homme faire sortir un bébé.
Encouragés par mon silence mes bipèdes
Obtiendront sûrement que l'homme ponde un œuf,
Croisement d'ADN d'autruche et d'un gros bœuf.
Et Moi, n'en doutez pas, je le nommerai *Bluff*.

DANIEL LAUFER

Morts, mais tolérants

Notre époque apprécie les prédictions, les planifications à très long terme. L'horizon vaudois se dessine jusqu'en 2030. La population va croître, on construira des tours (sauf la Taoua), on «densifiera». Le monde, lui, se projette en 2050.

Que valent les prévisions des experts? Nous n'en savons rien. Comment nos ancêtres voyaient-ils les années 50 en juillet 1914? Croyaient-ils, comme nous aujourd'hui, que tout irait pour le mieux, selon un développement linéaire? Ce serait un joli sujet d'étude.

Dans *L'Hebdo* du 17 avril, M. Charles Poncet adresse une lettre ouverte à Marine Le Pen. Il commence par faire l'éloge de l'une de ses dernières prestations médiatiques. D'après l'avocat genevois, les propos de la présidente du Front National reflètent les inquiétudes des gens concernant l'Union européenne, la mondialisation, l'islam et l'immigration. Les remèdes qu'elle propose lui paraissent cependant «plaisants, mais vagues». Il ne peut être question de revenir à «la France catholique, agricole et vertueuse de la III^e République». Poncet conclut: «Vos salmigondis cocardiens [...] ne sont que des attrape-couillons.»

Peut-être a-t-il raison, à cette réserve près que la France d'autrefois n'était pas si vertueuse, mais un autre aspect de sa lettre retient notre attention.

Poncet met le doigt sur le problème essentiel dont tous les autres découlent. L'Europe souffre d'une démographie insuffisante. Naguère, les nations occidentales dominaient le monde en y déversant leurs surplus de population. Même l'Italie, pays pacifique, essaïma ses ressortissants pauvres des Etats-Unis à l'Australie, de l'Argentine au Canada.

Aujourd'hui, les peuples africains croissent et l'Europe décline. Un phénomène de vases communicants se produit auquel rien ne s'oppose, ni le Sahara, ni la Méditerranée, ni les pauvres moyens mis en œuvre par les pays riverains pour freiner les migrations. Selon Poncet, en 2050, «l'Europe sera donc copieusement à peau noire et musulmane».

Effectivement, si les «processus» en cours se poursuivaient, la prédiction de Poncet se réaliserait.

Comment le libéral ressent-il la situation? Envisage-t-il une riposte? La perspective d'une Europe musulmane ne l'enchanté pas, «car», dit-il,

«à tout prendre, les curés de mon enfance tout bornés et tyranniques qu'ils fussent, valaient mieux que leurs émules coraniques». Poncet conseille alors à Marine Le Pen de «cimenter» quelques principes: laïcité, démocratie, droits des femmes, tolérance, libertés individuelles, marchés ouverts, Etats assainis. Voilà la réponse aux «inquiétudes du temps».

La position de Poncet nous surprend. Il assume en quelque sorte l'idée du «grand remplacement», selon laquelle les peuples blancs et chrétiens seront bientôt supplantés sur leur propre sol par des ethnies venues d'ailleurs, doctrine qui attire la haine médiatique sur ses apôtres français, Renaud Camus, Eric Zemmour ou Alain Finkielkraut. Ensuite il imagine une parade: le libéralisme. Si l'on comprend bien, il s'agirait de convertir d'ici à 2050 les vagues d'immigrés à l'humanisme athée et à l'économie de marché, afin qu'ils nous ressemblent le plus vite possible, se transformant en individus avides de droits, en consommateurs avertis. Mais qui opérera cette conversion puisque nous autres, chrétiens blancs, sommes appelés à disparaître? Sera-ce la tâche des cinquante mille centaines que le

Matin dimanche du 27 avril nous promet pour... 2050? Et les nouveaux venus seront-ils si malléables? Paieront-ils, comme on le croit, notre AVS?

Bien que M. Poncet admette que les musulmans ne sont pas des enfants de chœur (c'est le cas de le dire...), il pêche par insouciance, naïveté et orgueil.

Nous autres Occidentaux croyons que notre civilisation est parvenue au sommet de ses potentialités grâce à la démocratie. Nous pouvons mourir, cela nous est bien égal, puisque nous léguons au monde des «valeurs» qui nous survivront: les droits de l'homme (pardon, les droits «humains»), les «élections libres», les nouvelles «technologies» de la communication, le rap, les réseaux sociaux, l'idéologie LGBT, les hypermarchés, les «quartiers sensibles», bref toutes ces belles réalisations concomitantes à notre déclin.

Nous sommes finis, mais si tolérants!

Un mot de Philippe Muray résume toute l'affaire: «Nous vaincrons, car nous sommes les plus morts.»

JACQUES PERRIN

Revue de presse

Reprise en mains des journalistes

L'Hebdo du 1^{er} mai a subi, comme les numéros qui suivront, un «lifting graphique». Le rédacteur en chef, M. Alain Jeannet, en profite pour adresser à sa troupe de journalistes un éditorial intitulé: «Un moment historique». Car l'heure est grave:

[...] Si nous voulons défendre ce qui reste de cohésion nationale, il faut stopper net l'escalade. Attention, trésor en danger! D'autant plus que la votation du 9 février sur l'immigration a révélé d'autres tensions, d'autres fractures. La crainte des étrangers, certes, mais aussi une mise en cause de notre modèle de croissance. Et pas seulement chez les écologistes. Ce doute économique est largement partagé. Quant à l'allergie à l'Union européenne, elle semble avoir encore augmenté.

Cette accélération de l'histoire touche les médias de plein fouet. [...]

Le choc du 9 février a été dur. Jour néfaste où le peuple et les cantons n'ont pas suivi les mots d'ordre quasi unanimes des médias. C'est donc le moment de faire, comme on disait à l'armée, une reprise en mains:

[...] Les journalistes doivent évoluer eux aussi. Et revenir dans le même temps aux bases du métier. «Ecrire ce qui est», selon le mantra de Rudolf Augstein, le fondateur du magazine *Der Spiegel*. Et donc sortir des bureaux. Enquêter, être à l'écoute sans a priori et sans cynisme. Plus d'humilité, donc. Mais aussi de plus grandes ambitions. Celle de donner du sens aux événements et d'organiser la pensée. Quitte à émettre des avis tranchés, provocants, parfois même énerveux. [...]

Questions: les journalistes n'auraient-ils donc jusqu'ici pas suivi ces préceptes dans l'exercice de leur métier? Si c'est le cas, les exhortations de M. Jeannet suffiront-elles à opérer en eux cette véritable conversion professionnelle?

E. J.

Les promesses de Doris Leuthard, conseillère fédérale

Dans son éditorial publié par 24 heures le 6 mai, Lise Bourgeois présente les conséquences pour le canton de la

mise en œuvre de la loi sur l'aménagement du territoire (LAT):

C'est une période âpre qui s'annonce pour la construction dans le canton. Contrairement aux dénégations de Doris Leuthard durant la campagne de la LAT, il s'avère aujourd'hui que l'application du texte voté par le peuple le 3 mars 2013 engendre des contraintes considérables.

A cause des exigences de la transition vers l'entrée en vigueur de la LAT, un moratoire va, de fait, s'appliquer dans le canton, jusqu'en 2017. Pas facile pour Vaud, où la pression démographique est la plus forte de Suisse.

[...] Désormais, chaque mètre carré destiné à être bâti devra se voir libéré ailleurs selon le principe de la compensation réelle et non financière.

Cette exigence va mettre des bâtons dans les roues de communes comme Lausanne ou Morges, par exemple. Ces villes ont des grands projets de logement sur des zones qui ne sont pas encore affectées à cet effet. Or elles ne disposent plus d'aucune réserve de terrain légalisé qu'elles pourraient dézonner pour effectuer la compensation exigée par la nouvelle loi. Du coup, il leur faudra négocier patiemment des échanges avec d'autres localités. Ou renoncer à leurs projets.

[...] La transition vers la LAT risque de coûter cher au canton. On nous avait promis le contraire, conclut naïvement la journaliste.

La conseillère fédérale n'en est pas à son premier coup: rappelons-nous les promesses de baisses des prix dans l'alimentation (à hauteur de plus d'un milliard) promises lors de la reprise unilatérale du principe du *Cassis de Dijon*. Résultat des courses (c'est le cas de le dire): maintien des prix et baisse importante de la qualité de certains produits.

Mais le meilleur est à venir, avec la Stratégie énergétique 2050: sortie du nucléaire au prix du massacre de nos crêtes par des centaines d'éoliennes, importations massives d'électricité, d'Allemagne (centrales au charbon) et de France (centrales nucléaires), assèchement de nos porte-monnaie.

Riantes perspectives!

Ph. R.

Les Français ne sont pas Suisses de Georges Pop

Demandez à un Suisse romand s'il déteste plus les Suédois ou les Français: les Français, bien sûr. A part Ikea et Volvo, des Suédois on ne sait pas assez pour leur chercher querelle. Connaît-on seulement le nom du roi? (Ah! c'est une monarchie?) Olaf, Gustave, Charles, Frédéric... Les lecteurs de Voltaire se souviennent qu'il y a bien eu un Charles XII, en son temps. En revanche, nos médias ne nous laissent rien ignorer des hoquets des plus insignifiants ministricules de la république voisine. Car les Romands adorent les gesticulations des politiciens d'à côté qui parlent tellement mieux qu'eux. D'ailleurs, c'est en politique que les relations franco-suisse ont le mieux fonctionné, de Louis XI à Jacques Chirac, si l'on fait abstraction du 10 août 1792.

Il n'empêche, sur fond de clichés persistants de part et d'autre, les sujets

de discorde sont trop nombreux. C'est pourquoi Georges Pop s'applique dans son pétillant ouvrage à casser les préjugés et les stéréotypes. Excellente initiative. Le titre aurait pu être inversé (*Les Suisses ne sont pas Français*), car il s'agit surtout d'un autoportrait des Suisses à l'usage des Français. Le livre a été écrit dans un geste enthousiaste: on a l'impression que l'auteur nous parle personnellement, avec son langage bariolé de mots rares, d'adjectifs et d'adverbes surabondants, de métaphores étourdissantes. On trouvera ce style enivrant ou soûlant, c'est selon. Au moins il y a de la fougue et de l'engagement.

J.-B. ROCHAT

Georges Pop, *Les Français ne sont pas Suisses*, Cabédita, 2014, 189 p.

Un beau bâtiment à l'EPFL

Lorsqu'on apprend que l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne inaugure un *SwissTech Convention Center* «situé au cœur de la Lake Geneva Region», on aurait presque envie de faire un article moqueur dans la rubrique du «Coin du Ronchon». Et pourtant...

Le nouveau centre de congrès inauguré début avril au nord-ouest de l'EPFL, tout à côté de l'arrêt de métro M1, est un beau bâtiment. Avec de grandes parois en verre et une toiture polygonale se projetant loin au-dessus du parvis, il a une élégance à la fois simple et audacieuse, tout en s'intégrant harmonieusement dans son environnement. Il s'affirmera à n'en pas douter comme un emblème architectural de l'école polytechnique – tout comme le *Rolex Learning Center* construit il y a quelques années au sud du campus, mais dans un style un peu plus sérieux et fonctionnel. Le TSTCC, selon son sigle officiel (on ne sait pas d'où vient le T initial, mais peu importe...), peut accueillir jusqu'à trois mille personnes; il peut se subdiviser en plusieurs salles plus petites, ou encore se transformer automatiquement d'un auditoire en gra-

dins avec fauteuils en une halle au plancher plat et dégagé.

Pour avoir entendu son architecte, M. Jacques Richter, présenter cette belle réalisation avec des mots simples et précis, sans verbiage inutilement emphatique, nous nous permettons d'être conquis. Les personnes intéressées trouveront d'autres explications ainsi que des images sur le site internet www.tstcc.ch.

P.-G. B.

LA NATION

Rédacteurs responsables:
Jean-Blaise Rochat
Cédric Cossy

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

ICM Imprimerie Carrara, Morges

Eclairages sur l'histoire de Lavaux

Le passé de Lavaux a fait l'objet de nombreuses publications. En voici une nouvelle qui présente le double avantage d'être nourrie des exigences rigoureuses de la science historique et de rester d'un accès aisé, on peut même dire captivant et plaisant, pour le profane. *La Mémoire de Lavaux*¹ rassemble les contributions de cinq historiens, sur la base des conférences qu'ils ont prononcées lors de cinq séances organisées, de 2010 à 2014, à l'initiative des Archives historiques de la commune de Cully, puis de Bourgen-Lavaux.

M. Eric Vion, archéologue, s'intéresse aux structures territoriales, par quoi il faut entendre le réseau routier et les fortifications qui le jalonnaient depuis le moyen âge, ainsi que la formation des communes et l'histoire du paysage révélée par les lieux-dits. Comment expliquer l'emplacement de certaines tours, Bertholod et Marsens par exemple, qui semblent en position peu stratégique? Les fameuses «grandes paroisses» ont-elles vraiment joué un rôle politique important, ou serait-ce plutôt les confréries des villages, leurs subdivisions? Au XV^e siècle, la pente plongeant vers le lac était-elle déjà pour l'essentiel un vignoble, ou peut-être surtout un

coteau de châtaigneraies? Les sources historiques – parfois seulement des indices – ménagent quelques surprises.

Professeur à l'Université de Strasbourg et féru de l'histoire de Lutry, M. Jean-Pierre Bastian, directeur de la publication, reprend le thème de l'immigration aux XV^e et XVI^e siècles qu'il a traité magistralement dans son grand ouvrage paru à la BHV en 2012. Il présente l'essentiel de ses conclusions sur les trois vagues d'immigration: les maçons du val Divedro (au sud du Simplon), bienvenus dans une contrée décimée par la peste pour y rétablir murs et chemins; les paysans de montagne des hautes vallées du Faucigny savoyard à qui l'on confiait volontiers le soin de défricher les râpes de la bordure sud du Jorat; puis d'autres Savoyards, serfs ou affranchis de l'abbaye d'Aulps, qu'on accueillait moins volontiers car ils étaient démunis et guère compétents, la contrée s'étant d'ailleurs repeuplée.

M. Louis-Paul Perret, historien de Lutry et ancien bibliothécaire, évoque la difficile mise en place de l'école dans cette «grande commune». Les débuts furent malaisés, car les gens du lieu, attachés à la foi catholique, ne voyaient pas d'un bon œil le développement d'un enseignement inspiré par

la Réforme. Les régents ne restaient pas longtemps: vingt-cinq de 1540 à 1650! L'organisation était fort changeante: de 1729 à 1765, on compte six «réformes structurelles», comme on dit aujourd'hui. On lit avec étonnement que les bambins étaient scolarisés dès quatre ans au XVII^e siècle, et même dès trois ans depuis 1729. Les figures de plusieurs régents sont esquissées avec pittoresque.

Mme Martine Ostorero, professeur associé à l'UNIL, est une spécialiste de la sorcellerie, thème auquel elle a déjà consacré plusieurs études. Ici, elle se demande notamment si Lavaux est une terre d'élection pour les sorciers, vu le nombre élevé de procès et d'exécutions dont on a la trace. Dans la région veveysanne, dix personnes au moins ont été condamnées au bûcher en mars et avril 1448! Et cela continue sous LL.EE. puisqu'on dénombre une centaine de condamnations dans le bailliage de Vevey entre 1581 et 1620, et autant dans le bailliage de Lausanne comprenant les communes de Lavaux. Ces prétendus sorciers – qui n'étaient en général pas des marginaux, mais plutôt des gens établis, voire des notables – pactisaient-ils vraiment avec Satan ou étaient-ils victimes de calomnies dans cette contrée où les

querelles de famille et de voisinage n'ont jamais été rares?

Lavaux monte jusqu'au Jorat, réputé être un repaire de brigands. C'est donc une étude sur ces mythiques mal-fauteurs qui clôt le recueil. Elle est due à M. Lionel Dorthe, maître-assistant à l'UNIL, dont on a déjà lu un article sur le sujet dans la BHV en 2010. Quelle déception pour les amis de ces brigands, présentés parfois comme de pauvres marginaux dignes de compassion, ou comme de sympathiques libertaires, ou comme des champions de la rébellion sociale: les brigands condamnés sont le plus souvent des gens qui ont une activité, une habitation, voire une famille, et qui volent et tuent, le plus classiquement du monde, par appât du gain. De simples malfrats. Et, pour que la légende s'écroule tout à fait, il ne semble pas qu'il y en ait beaucoup plus dans le Jorat qu'ailleurs...

Cet ouvrage intéressant et parfois amusant a sa place dans votre bibliothèque.

JEAN-FRANÇOIS CAVIN

¹ *La Mémoire de Lavaux, Territoire, population, éducation, société*, éd. Cabédita, Bière, 2014, 136 p.

Le roi qui écoutait son peuple

(*Réd.*) La revue en ligne *Prévoyance Actualités* du 27 mars 2014 s'intéresse naturellement de près à la réforme Prévoyance vieillesse 2020. Son éditorial résume de manière imagée la suite que pourrait prendre le projet au vu des prises de positions inconciliables récoltées lors de la consultation officielle.

Il était une fois un roi qui voulait le bien de son peuple. Il désirait que tous les animaux vieux et affaiblis disposent d'un abri confortable et reçoivent assez à manger sans avoir à chasser ou à rechercher leur nourriture. Pour cela, il eut l'idée de créer des mangeoires et des abris ouverts à tous. Dans sa grande sagesse, le roi voulut cependant consulter son peuple pour trouver une solution capable de satisfaire les besoins de tous les animaux. Il engagea un singe pour mener le dialogue avec eux.

Lorsque le roi fit part de son projet à son peuple, il suscita d'abord l'enthousiasme général. Mais bientôt, les girafes expliquèrent au singe qu'il fallait tenir compte de leur long cou et prévoir des mangeoires assez hautes pour elles. Les serpents vinrent au contraire réclamer des mangeoires assez basses pour eux en précisant qu'ils appréciaient les souris vivantes pour leur déjeuner. Ce fut ensuite au

tour des souris d'exprimer des inquiétudes: elles ne voulaient pas habiter à proximité des serpents âgés et souhaitaient également des mangeoires séparées. Contrairement aux serpents, les scarabées ne voulaient que des animaux morts à manger. Les oiseaux demandaient simplement que leur mangeoire soit juste au-dessus des scarabées ou des souris, sans marquer de préférence pour ce qu'il y aurait au menu. Les hyènes se montraient intéressées par un voisinage avec les scarabées et les animaux morts. Les gnous refusaient qu'on leur assigne une place à proximité des hyènes et ne voulaient pas des mangeoires des girafes, trop hautes pour eux. Les crocodiles étaient prêts à renoncer à une mangeoire à condition de pouvoir s'installer à côté des gnous, une solution que les guépards voyaient également d'un bon œil. Les serpents déclarèrent alors qu'eux aussi pouvaient se passer de mangeoire si on leur donnait la possibilité de nicher près des souris.

Les renards des steppes remarquèrent que tous ces projets étaient de toute façon absurdes car le roi, qui n'avait jamais eu à trouver sa nourriture, ne comprenait rien au problème: il n'y avait pas assez à manger pour tous les animaux. Ils proposèrent donc de mettre seulement la moitié de la

quantité de nourriture nécessaire à la disposition de chacun des animaux. De la sorte, tous les animaux devraient certes se priver mais bénéficieraient au moins d'un traitement équitable. Les serpents, les crocodiles, les guépards et les oiseaux approuvèrent cette solution pour autant que leurs autres souhaits soient pris en compte.

Les scarabées affirmèrent pour leur part que l'issue du débat leur importait peu car ils ne vivraient pas vieux. Les souris, convaincues que toute solution serait à leurs dépens, déclarèrent qu'elles ne participeraient pas au projet. Ce fut alors au tour des serpents de se retirer, puis des oiseaux. Les gnous et les girafes

menacèrent également de se désister si les mangeoires n'étaient pas à la hauteur adéquate pour chacun, estimant qu'ils n'avaient pas à accepter de compromis. Voyant que de nombreux animaux abandonnaient le projet, les renards des steppes jetèrent l'éponge. Les crocodiles et les guépards avaient eux aussi renoncé, n'ayant plus intérêt à participer depuis le départ des gnous.

Lors de la réunion de crise, les hyènes restèrent seules avec le singe que le roi avait désigné pour conduire le projet. Elles le dévorèrent et quittèrent la séance. Aujourd'hui, le roi se demande encore quelle faute il a commise.

KAPSAR HOHLER,

Le Coin du Ronchon

La bonne éducation a disparu dans les poubelles de l'histoire

A une époque où l'éducation des enfants se résume à leur enseigner la démocratie, l'écologie, la mobilité douce, le féminisme et la lutte contre l'extrême-droite, on doit déployer des trésors d'imagination pour trouver un moyen d'expliquer aux gens comment ils doivent se comporter en société. Dire bonjour aux personnes qu'on croise, ne pas les bousculer, leur tenir la porte si elles nous suivent, mettre sa main devant sa bouche quand on baille ou qu'on éternue, s'essuyer les pieds et se laver les mains quand on rentre, ne pas mettre ses pieds sur les sièges, ne pas importuner les autres avec sa musique – ou ce qu'on considère comme de la musique –, éviter de vomir en pleine rue, mettre son clignotant pour indiquer tout changement de direction (nonobstant les réticences de certains anarchistes, y compris de droite), payer ses factures, être ponctuel, faire preuve de fédéralisme, lire *La Nation*: tout cela n'a absolument plus rien de naturel pour le citoyen du XXI^e siècle.

En bonne théorie socialiste, il appartient donc à l'Etat de suppléer à la démission parentale et d'éduquer les grands enfants que nous sommes. Dans ce domaine, la Ville de Lausanne a décidé de lancer une «campagne de sensibilisation ludique» pour lutter contre les déchets sauvages que les malappris jettent par terre: une vingtaine de poubelles sonores ont été installées, qui disent merci ou se lèchent les babines lorsqu'on y jette des déchets.

Les délais de rédaction nous empêchent hélas de tester par nous-même cette nouvelle invention, mais nous lisons dans le quotidien rouge de la capitale que, «quand le Lausannois glissera ses déchets dans la gueule de Slurpon, Gluton ou Cylcon, il entendra un rot, un merci ou encore un lèchement de babines».

On pourra bientôt réfléchir à une nouvelle campagne de sensibilisation contre les malappris qui rotent en public et font des bruits avec leur bouche en mangeant.

LE RONCHON

Mères porteuses

Devant un passage clouté, j'arrête ma voiture pour laisser passer une jeune maman. Elle tient un garçonnet par la main, un plein panier de l'autre, et arrive encore à porter un gros camion de plastique multicolore et une trottinette suspendue à deux doigts. Quel encombrement, et pourtant quelle aisance!

Les femmes savent porter. Nous avons tous dans notre mémoire les images de ces Africaines avec un négrillon dans le dos et une cruche énorme sur la tête. Chapeau! Nos Vaudaises font tout aussi bien, sauf qu'elles n'utilisent pas leur tête (si l'on ose dire). En voici encore une avec un cornet de vivres dans chaque main, un

manteau d'enfant au bout des doigts, le bambin au creux de la hanche (dessinée à cette fin, n'en doutons pas) et un bouquet de fleurs à l'angle du coude; on dirait quelque déesse hindoue aux bras multiples. Et, chargé de ces écrasants fardeaux, le sexe dit faible ne fléchit pas; nos dames accomplissent même ces prouesses avec grâce, alors qu'un mâle, vous lui mettez trois poireaux dans les bras et il a déjà l'air pataud. Indéniable supériorité du genre féminin!

C'était notre rubrique sur l'inégalité des sexes en l'honneur de la Fête des Mères.

J.-F. C.